

Abord psychanalytique de l'hétéronormativité¹

Autant vous le dire d'emblée, la psychanalyse n'a nul besoin d'incorporer dans sa batterie conceptuelle, le concept de *genre*. Et même se doit, se doit à elle-même, se doit pour rester ou plutôt se retrouver elle-même, se doit de s'en abstenir.

Je me propose d'articuler rapidement ici trois raisons dont chacune est à elle seule décisive, pour fonder cette abstention de la psychanalyse lacanienne à l'endroit du genre. Raison phallique, épistémologique et symbolique.

RAISON PHALLIQUE

S'en abstenir... pour maintenir quoi ? Pour ne pas cesser de ne pas négliger ce qu'avec Lacan la psychanalyse en est venue à appeler la « fonction phallique ». Il arrive quelque chose au phallus (au dieu phallus) depuis quelque temps déjà, quelque chose qui vaut la peine d'être remarqué. Quoi ? Eh, bien, figurez-vous, dans nos contrées, et notamment grâce au féminisme et au mouvement gay, lesbien, trans et bi, il se trouve désormais largement *délocalisé*. Ça lui fait drôle, même s'il en a vu d'autres, le cher. Je ne dis pas qu'il soit, pour chacun, délocalisé, loin s'en faut. Il n'est personne, que l'on sache (même le Sade des 120 journées...), pour jouir selon *toutes* les formes possibles qu'offre le petit dieu Éros. Simplement, une illusion est tombée, celle qui laissait à penser que sa localisation pouvait faire commune mesure, faire *comme une* mesure. Le phallus est un peu comme le masochiste de Jean Paulhan, dont il n'est pas question de punir la pratique puisque le punir serait le satisfaire. Le phallus, vous le trouvez, à l'occasion, là un sein vous séduit, où sous attrape un regard, où vous saisit une voix ; là, aussi, où vous n'obtenez pas de l'enfant qu'il vous offre son précieux excrément.

La plus somptueuse, la plus juste, la plus éclairante définition de l'incernable phallus (il court, il court le furet), c'est à un vieux monsieur que nous la devons, de soixante-quinze ans exactement. Jacques Marie Lacan (il s'agit de lui) ne l'a pas écrite, ni même avancée dans son séminaire ; il s'en est allé la dire... à des Suisses, en répondant à un psychanalyste qui le consultait publiquement à propos d'une psychanalyste le mettant en difficulté. Je cite Lacan : « [...] ce qu'elle désigne comme phallus c'est simplement un énorme organe. Le phallus, ce n'est pas ça, le phallus c'est son accueil, son ouverture, sa capacité d'admettre autre chose que l'autonomie à laquelle elle se cramponne, et pas précisément un organe mâle ! ».

¹ Cet exposé fut produit dans le cadre de la manifestation Citéphilo, à Lille. La séance était consacrée à « La psychanalyse et la sociologie saisies par la question des genres », dont l'argument fut : « Née à la fin du XIXème siècle, la psychanalyse ne sut faire autrement que de reporter sur la femme la "toise" qui valait pour l'homme. En énonçant que le sujet qui se rangeait du côté féminin pouvait être anatomiquement homme ou femme, Lacan déplaçait les lignes de la doctrine. C'est qu'une subversion sexuelle était déjà en cours impossible à méconnaître et dont tardait à prendre acte l'aile dormante de la sociologie. La psychanalyse, de son côté pouvait-elle y manquer sans aller vers son déclin ? ». Exposés de Jean Allouch, Didier Eribon et Danilo Martucelli.

En psychanalyse, nous avons donc à non pas tenir au phallus, car c'est lui qui tient chacun, mais à ne pas négliger cette donnée, et, en particulier, ne pas la recouvrir en incorporant le concept de genre au champ freudien

RAISON EPISTÉMOLOGIQUE

Les champs freudien et « gay et lesbien » (aujourd'hui LGTB) sont deux champs suffisamment bien différenciés (quoi que leurs objets, parfois, paraissent communs, mais il s'agit souvent d'homonymies) pour que l'on sache désormais que, sauf exception, il n'y a guère d'intérêt à jouer, de l'un à l'autre, l'importation de termes, voire l'amalgame. De ce point de vue épistémologique, prendre un terme relevant d'une certaine problématique, l'isoler des termes qui lui sont connexes, qui vont avec, et sans lesquels il n'a plus guère de sens, pour l'expatrier ailleurs, l'insérer ainsi dans un autre contexte relève d'une entreprise a priori scabreuse – comme vouloir mélanger l'huile et l'eau. Nul n'imagine que la notion d'hormone puisse présenter le moindre intérêt en physique nucléaire ou en astronomie. Certes, les exceptions à cette règle ne manquent pas, et il est de fort célèbres. Mais la pratique usuelle dans un champ, la « science normale » dans la terminologie de Kuhn, consiste à s'en tenir aux procédures, aux concepts, aux pratiques, aux systèmes d'évaluation des énoncés produits propres à ce champ. Et donc de ce point de vue, le concept de genre tels qu'un grand nombre de travaux gay, lesbien, queer l'ont construit non sans difficultés d'ailleurs, voire en dégageant à son propos certaines antinomies, le genre n'a rien à faire en psychanalyse.

RAISON SYMBOLIQUE

Mais enfin, ces propos restent d'ordre général et, à ce titre, ne sont guère satisfaisants. Aussi vais-je tenter de confirmer maintenant ce refus d'introduire le genre en psychanalyse d'une façon plus corporelle, plus directe, plus sensible. Je le ferai en vous disant que là même où la psychanalyse s'est trouvée toute proche de thématiques queer connues (en l'occurrence, il va s'agir de la critique du binarisme des genres et de l'hétéronormativité), là même il n'a pas été utile d'introduire le genre dans la démonstration de ce qui, d'un point de vue lacanien, se trouvait en jeu.

Effectuons un bref mais nécessaire détour. Une des différences décisives, discriminant champ LGTB et champ freudien concerne le langage. Les études gays, lesbiennes et autres, tout au moins celles que j'ai pu lire jusqu'à présent, travaillent le sens, ont essentiellement affaire au langage en tant que producteur, que générateur de sens. On a même été jusqu'à inventer un concept fort utile à ce propos, celui, au nom un peu barbare, de resignification. Etant donné un terme, on va le faire jouer autrement que ne le suggère, sinon l'exige son emploi établi. Il n'est nul besoin d'aller chercher bien loin, songez seulement au mot « queer », à la façon si somptueuse dont il a été détourné, retourné contre

ceux qui en faisant un usage qui pouvait aller jusqu'à quelque chose dont mon ami Didier Eribon a si pertinemment déplié les arcanes, à savoir l'insulte.

En psychanalyse, le langage intervient autrement. Que se soit dans la formation des rêves, des lapsus, des actes manqués, des symptômes et même du mot d'esprit, dans tous ces cas (et telle est la grande découverte freudienne, ces cas pris en classe suscitant l'hypothèse de l'inconscient) les mots jouent largement hors sens. Compte leur matérialité sonore, leur littéralité. L'exemple que donne Freud dans la *Traumdeutung* est celui d'Alexandre, rêvant, juste avant d'attaquer la ville de Tyr, d'un satyre dansant sur son bouclier. Au petit matin, Alexandre fait appel à un interprète qui lit l'image : en grec, *sa tyron*, ce qui se traduit : « Tyr est à toi ! ». L'image du rêve fonctionnait comme un pictogramme, comme une écriture qu'on peut lire en l'écrivant autrement, à savoir alphabétiquement. Interpréter ce rêve, comme lire un rébus, c'est le faire passer d'une écriture à l'autre, c'est le translittérer. Le sens s'ensuit (le désir d'avoir vaincu Tyr), mais il n'est pas ce qui règle l'opération.

Donc une différence nette, quant au rapport au langage entre champ freudien et champ gay et lesbien. C'est cette différence que nous allons voir jouer dans l'abord d'une question qui peut paraître commune aux deux champs, celle de l'hétéronormativité.

Celle-ci intervient comme contrainte, y compris physique, en de nombreux dispositifs, et notamment celui qu'avec Lacan j'ai appelé *ségrégation urinaire*. S'il existe un dispositif hétéronormé et hétéronormant, c'est bien celui-là, fait de portes, de murs, de pancartes, de différents types de cuvettes, celui là auquel des millions de personnes ont affaire chaque jour. Et sans avoir le choix, le véritable choix, qui serait celui de n'avoir pas à choisir entre se déclarer « homme » ou « femme », comme il arrive à certains transgenre aujourd'hui, qui tiennent à cette abstention, qui vont même, pour certains d'entre eux, jusqu'à faire de cette abstention la définition elle-même de la transsexualité (et non pas, comme ce fut dans le temps et comme ça le reste encore largement, la réassignation dans un genre établi et lui-même hétéronormé).

À l'enfant qui ne souhaite pas manger, les parents ou les éducateurs rusés disent : « Qu'est-ce que tu préfères, des carottes ou des pommes de terre ? ». Mais, têtue, l'enfant peut refuser la fausse alternative qu'on lui propose. La ségrégation des toilettes publiques ou semi-publiques est autrement plus impérieuse car, pour qui la question se pose d'aller les fréquenter, il est exclu de s'abstenir de cette fréquentation : le besoin est là, pressant. Or, là, un dispositif l'attend, un choix forcé, doublement forcé donc. Et la violence, on le sait aussi, n'est pas loin, celle qu'ont connue, que connaissent des travestis ou des transsexuels injuriés par le patron d'un bistro pour avoir élu leur lieu selon leur présentation ou leur genre de préférence, et au diable l'anatomie.

La psychanalyse va donc tenter d'étudier la ségrégation urinaire en ne négligeant pas la découverte freudienne du signifiant, comme fonctionnant hors sens. Cette découverte, Lacan a trouvé chez le linguiste de Saussure l'algorithme qui l'écrivait au mieux :



SCHÉMA I

Etudiant la ségrégation urinaire, Lacan invente, dessine un schéma dont vous allez voir à quel point il ressemble au schéma de Saussure :

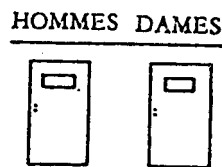


SCHÉMA II

Ce schéma tente d'écrire quelles seraient les conditions de la production de deux sexes, et même de deux sexes pensés comme complémentaires (ce qui revient à impliquer qu'il y a un rapport sexuel, un rapport entre les sexes, chose que la psychanalyse lacanienne dément). Quel serait le prix de cette contrainte à l'hétéronormativité ? Quels en seraient les apories, les impasses ?

Partons d'une première remarque : dans ce schéma HOMMES et DAMES ne sont pas des signifiants. Pour que ce soit des signifiants, il faudrait que nous ayons quelque chose comme ceci :

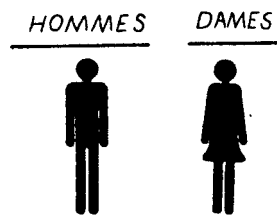


SCHÉMA III

Dans ce dernier schéma, nous avons bien deux modes d'écriture (comme dans le rêve d'Alexandre et son interprétation par le devin), en haut de chaque barre, une écriture alphabétique, en bas deux pictogrammes. Mais justement, on n'a jamais vu des toilettes comme ça : soit on écrit HOMMES / DAMES et les portes sont semblables, moyennant quoi la

mention est utile, soit on colle des pictogrammes, mais alors il n'y a aucune raison d'écrire HOMMES / DAMES.

Si HOMMES et DAMES ne sont pas des signifiants, ne sont pas symboliques au sens précis de ce terme, que sont donc ces mots ? Ce sont des représentations, notion qui elle-même implique une indistinction du symbolique et de l'imaginaire. Ce qui veut dire qu'alors ces mots valent pour leur sens.

Que se passe-t-il, pour chacun, quand il a affaire à ces deux représentations couplées ? Pour répondre, il convient d'imaginer une situation spécifique, celle du myope. Le myope ne peut voir l'ensemble du schéma II. Il s'approche, peut alors lire HOMMES et tenter de mémoriser au-dessus de quelle porte l'inscription HOMMES se trouve placée ; puis, se déplaçant, le myope va lire DAMES, et effectuer la même opération de localisation ; il va enfin réunir ces deux ensembles qu'il vient de mémoriser, les situer l'un par rapport à l'autre de façon à décider quelle porte il doit emprunter. C'est un très gros effort mental. Mais si le myope, en plus d'être myope, est futé, ce qui n'est en rien inconcevable, il va plutôt se tenir un instant à distance des deux portes, et observer qui, homme ou femme, emprunte régulièrement quelle porte. Ce que Lacan appelle humoristiquement *la procession*.

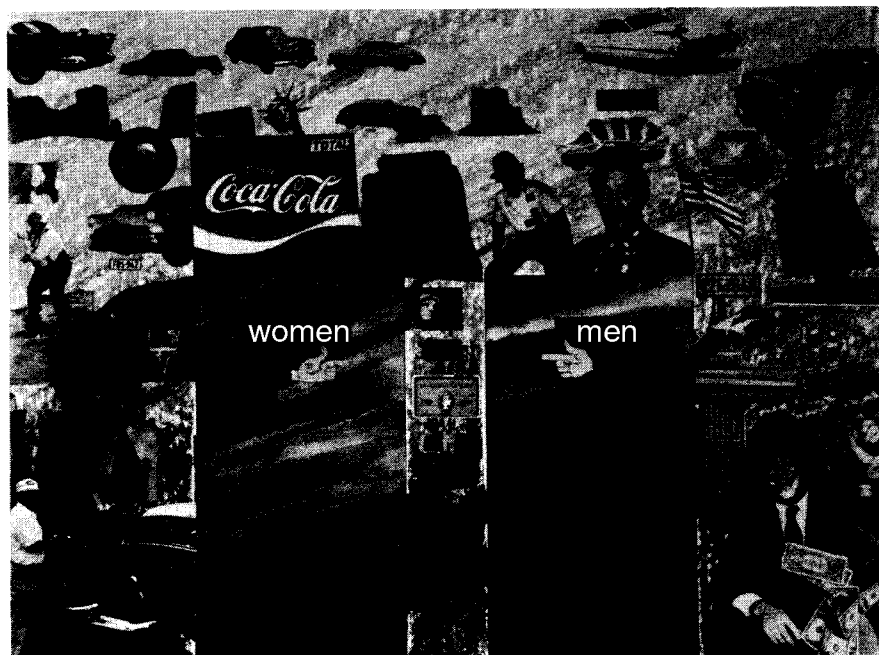
Mais admettons un instant, ce qui n'est pas exclu, qu'au même moment le myope voit, même vaguement, entrer un homme dans la porte de gauche et une dame dans celle de droite. Que se passe-t-il alors ? Il se passe que les images de ces deux personnages masculin et féminin viennent se loger respectivement sous les mots HOMMES et DAMES. Autrement dit, on passe, à cet instant-là, du schéma II au schéma III.

Qu'est-ce à dire ? Que, pour qu'HOMMES et DAMES adviennent comme signifiants, il faut qu'un homme et une dame stationnent, chacun à sa place, en dessous de la barre. Et ce, en permanence ! Vous vous doutez que ce n'est guère possible, d'autant que quelqu'un ne se trouve dans cette position (dans le cadre de la porte), que parce qu'il est urgent de n'y pas rester.

Mais il y a plus. Supposons même que la chose soit réalisable, qu'en résulterait-il ? Les deux en question, qui feraient de leurs corps un pictogramme ne sauraient en aucune façon jouir de quoi que ce soit. On n'a jamais vu, en effet, un pictogramme jouir.

Ainsi donc le dispositif hétéronormant de la ségrégation urinaire, psychanalytiquement analysé, autrement dit étudié en mettant en jeu le ternaire symbolique imaginaire réel (symbolique : les termes ; imaginaire : les corps comme pictogrammes ; réel : la procession) plonge-il tout un chacun dans l'alternative suivante : *ou bien « homme » et « dames" ne sont pas des signifiants, ne sont pas symboliques, ou bien deviennent symboliques mais dans la situation impossible où chacun devrait renoncer à la jouissance.*

Le hasard d'un voyage aux Etats-Unis m'a mis en présence, dans une boîte de nuit, d'un autre schéma. Le voici :



LES TOILETTES DE L'AORHOUSE À LOS ANGELES

Tel notre myope de tout à l'heure, je suis resté des heures devant la porte de ces toilettes à observer ce qui se passait. Que se passait-il ? Eh bien on voyait tout de suite qui était un habitué du lieu et qui était un nouveau venu. Sans la moindre hésitation, un grand gaillard de nègre, réglé sur le déictique, entra dans la porte WOMEN, tandis que, sans davantage se poser de questions, une charmante minette poussait la porte MEN. Voici pour les initiés.

Mais, pour les nouveaux venus ce soir-là dans la boîte, homme ou femme, l'attitude était différente. Ce non-initié pouvait soit se régler sur les termes, auquel cas il se trompait de lieu, soit tenir compte du déictique (aujourd'hui l'arobase :@, qui en latin gothique, écrivait « vers ») et se comporter comme un initié, et commencer, ainsi, à être un initié. C'est évidemment la première attitude qui est la plus amusante, la plus heuristique aussi.

Car enfin, que pouvait-il se passer de l'autre côté de ces portes ? Les initiés homme et femmes ne pouvaient se rencontrer. Les non initiés non plus. La seule rencontre hétéro possible était donc entre initié et non-initiés. Autrement dit *ce dispositif ségrégatif réalisait un fantasme d'initiation*. Je dis fantasme, car je partage l'opinion de Lacan selon laquelle, dans notre société occidentale actuelle, il n'y a pas d'initiation.

Ou plutôt, il me faut vous dire cette conclusion au conditionnel : ce dispositif réaliserait un fantasme d'initiation si ce n'était qu'à chaque fois qu'une porte est ouverte par quelqu'un, eh bien l'indication de « *that way* », de fait change, varie en fonction de

l'orientation de la porte battante. Sirotant ma bière devant les deux portes, je me trouvais donc, par elles, désigné soit comme homme soit comme femme.

Mais il y a autre chose encore car, dans leur mouvement, en balayant l'ensemble de l'espace, elles indiquaient, que ce soit aux hommes ou aux femmes, que le lieu où ils pouvaient déposer leurs déchets organiques était aussi bien n'importe où dans la boîte. Autrement dit chacun, par ce dispositif, était invité à pisser où à chier partout. Le monde, disait ce dispositif est un immense merdier.